

---

## Achèvement et inachèvement dans les 'Pensées' de Pascal

Jean Mesnard

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/38812>

DOI : 10.4000/studifrancesi.38812

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 301-320

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Jean Mesnard, « Achèvement et inachèvement dans les 'Pensées' de Pascal », *Studi Francesi* [En ligne], 143 (XLVIII | II) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 19 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/38812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38812>

---



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

## Achèvement et inachèvement dans les 'Pensées' de Pascal

Des deux termes opposés que j'ai inscrits côte à côte dans le titre de la présente étude, il en est un dont nul ne s'avisera de discuter l'emploi: c'est, bien entendu, celui d'«inachèvement.» Voilà en effet l'un des caractères les plus apparents des *Pensées* de Pascal. En revanche, parler d'«achèvement» semblera relever du paradoxe, voire de la provocation. L'idée que je voudrais essayer de défendre est qu'il faut refuser l'antinomie et respecter une sorte d'équilibre entre les deux termes, que chacun d'eux possède une certaine pertinence, en somme qu'il y a lieu de les adopter l'un et l'autre en leur prêtant un sens relatif. Pour justifier cette démarche, quelques réflexions sont à présenter sur deux caractères essentiels, et fort bien connus, des *Pensées*, dans leur apparence la plus extérieure, caractères qui entretiennent un rapport évident avec notre sujet. Nous serons ensuite en mesure de mieux baliser l'enquête à mener.

Premier caractère: la disposition par fragments. Est-elle un signe d'inachèvement? Sans doute; mais non par une relation nécessaire. En effet, si la littérature universelle offre beaucoup de cas d'œuvres inachevées, il est très rare que celles-ci se composent en même temps de fragments, et l'on pourrait citer beaucoup d'œuvres fragmentaires qui sont achevées. Dans le cas qui nous occupe, l'important, pour conclure à l'inachèvement, est de constater que la rédaction même des fragments est souvent inachevée. On rappellera aussi que le manuscrit, largement autographe, appelé *Original des Pensées de Pascal*<sup>1</sup>, n'offre, dans la disposition des fragments, ou plutôt des papiers qui les portent, aucun ordre apparent. Mais l'essentiel est ailleurs. La forme sous laquelle nous est parvenue l'œuvre tient à la manière d'écrire de Pascal, à sa prédilection pour le style coupé, qu'il a pour beaucoup contribué à imposer en France. Elle tient à ce que, même composant une œuvre pourvue d'une forte unité, il la divise naturellement en unités plus petites, qu'il travaille pour elles-mêmes avant de les assembler<sup>2</sup>. Ainsi les fragments sont-ils déjà le siège d'une tension entre inachèvement et achèvement. Quant à l'œuvre dans son ensemble, on devine, malgré l'état de dispersion où le manuscrit la laisse, qu'elle commence à la fois par tous les bouts, la somme des parties tendant à se constituer en un tout au moins implicite, et fournissant en principe les éléments d'un début, d'un milieu et d'une fin. Si la structure fragmentaire que nous constatons reflète un état d'inachèvement, elle porte aussi témoignage d'une part d'achèvement qui n'existerait pas sans elle et qu'il est impossible de méconnaître. En face des *Pensées*, le critique se trouve à moitié chemin de l'un et de l'autre, situation qui commande son travail de lecture, d'édition et d'interprétation.

Le second caractère permettra de définir plus précisément la nature du parcours à réaliser. Entre les fragments constitutifs des *Pensées*, considérés dans le désordre de l'*Original*, deux types de rapports non arbitraires peuvent être établis, même si l'on se fonde uniquement sur le texte. Les uns sont d'ordre logique; les autres d'ordre chronologique. C'est aux premiers qu'éditeurs et critiques se sont le plus souvent intéressés, obsédés qu'ils étaient par l'ambition de faire ressembler le plus possible la somme des fragments à une œuvre achevée. Ils se sont surtout distingués les uns des autres par le plus ou moins de souplesse qu'ils assignaient à cette logique, y incluant,

(1) BnF., mss., f. fr. 9202.

(2) Voir mon article *Pourquoi les Pensées de Pascal se présentent-elles sous forme de fragments?*, "Papers on French Seventeenth Century Litera-

ture", vol. X, n° 19, 1983, p. 635-649; repris dans *La Culture du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1992, pp. 363-370.

le cas échéant, des démarches de type plutôt dialectique, ou des mouvements visant l'effet rhétorique. Sur le chemin qui conduit de l'inachèvement à l'achèvement, ils ont, dans tous les cas, procédé par juxtaposition, par addition d'éléments prêtant à assemblage, comme dans une construction. L'ordre réalisé était de nature spatiale. Mais la recherche récente a fait aussi beaucoup porter l'attention sur des rapports de nature temporelle, sur la nécessité de recourir à la chronologie, de reconstituer les moments d'une progression, lorsqu'ils sont décelables. Travailler sur une œuvre en cours de rédaction oblige en effet à la considérer dans sa genèse. De l'état initial à l'état final, le passage ne s'opère plus par juxtaposition, mais par subordination. Tantôt le premier état est abandonné au profit du second; tantôt il est absorbé et dépassé dans la reprise. Deux types de classifications sont ainsi possibles, susceptibles d'ailleurs de s'appliquer simultanément, en produisant parfois des interférences d'interprétation délicate, comme quand une certaine succession logique s'inscrit dans une certaine étape de la chronologie. Toutes ces complexités ne peuvent se résoudre qu'à l'horizon de la recherche, dans l'œuvre achevée, où s'anéantit, au profit de la logique, l'écart entre les deux classifications. En attendant règne le paradoxe d'une œuvre demeurée en gestation, réduite à sa genèse et qui, comme je l'ai dit ailleurs<sup>3</sup>, ne souffrant pas d'être envisagée avec le même regard que si elle était achevée, requiert une sorte de lecture en relief.

De ces remarques préliminaires découle l'économie de l'enquête à mener. L'importance du fragment dans les *Pensées*, le fait qu'à son sujet se concentre une grande partie de l'effort créateur de Pascal et la simplicité relative des situations qu'il permet de saisir nous invitent à nous placer d'abord dans la perspective limitée qu'il commande. C'est ensuite seulement, par extension des premiers résultats ou en raisonnant sur des ensembles, que nous serons en mesure de situer l'œuvre entière dans sa perspective propre. La lecture critique des *Pensées* qui s'offre ainsi, avec de nouveaux fils conducteurs, ne sera menée que sur quelques cas particuliers significatifs, sans souci trop ambitieux d'exhaustivité, ni espoir de parvenir à une synthèse totale. La logique et la chronologie seront l'une et l'autre présentes, et associées quand il conviendra, mais toujours aussi à propos d'exemples. J'essaierai, comme il se doit, d'ouvrir des voies plutôt que d'achever un parcours.

### *La perspective du fragment*

Mettre un fragment en perspective, en vue de le situer chronologiquement ou logiquement, suppose la comparaison de plusieurs fragments et la détermination, entre eux, d'un certain rapport. Le travail est d'abord appelé par des ressemblances de texte, dont rien ne permettra mieux de juger que le recours à l'*Original*. Mais pour aller au-delà du simple constat, pour rendre compte des faits observés et en dégager les conséquences, il sera presque toujours nécessaire de chercher appui sur d'autres manuscrits. Pour faire bref, il s'agit de deux *Copies* anciennes des fragments originaux, maintenant bien connues<sup>4</sup>. Elles ont été effectuées au lendemain de la mort de Pascal. Elles sont, en gros, semblables l'une à l'autre et prises de la même main. Elles diffèrent de l'*Original*, d'abord par le fait qu'elles comportent des fragments dont les originaux sont perdus; ensuite, ce qui est de la plus grande portée, par la classification qui s'y trouve opérée. Les fragments, en effet, s'y distribuent en une soixantaine d'ensembles fort bien individualisés, dont il me semble maintenant solidement établi que

(3) *Aux origines de l'édition des Pensées: les deux Copies, Les Pensées de Pascal ont trois cents ans,*

Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1971, pp. 29-30.

(4) BnF, mss., f. fr. 9203 et 12449.

la constitution reflète l'état dans lequel se trouvaient les papiers de Pascal à sa mort et exprime, plus ou moins clairement, ses intentions<sup>5</sup>. Ainsi disposons-nous de données beaucoup plus suggestives que celles du texte nu enregistré par l'*Original*. Ce n'est pas seulement par leur contenu, mais par leur appartenance à certains ensembles, que les fragments isolés seront susceptibles d'entrer dans des séries, soit logiques, soit chronologiques. L'étude qui s'offre à nous ne tardera pas à le montrer.

Revenons donc à notre projet d'envisager, dans le rapport entre fragments particuliers, la progression suivie par Pascal sur le chemin qui conduit de l'inachèvement à l'achèvement. Comment repérer les textes qui se prêtent à un examen en ce sens, comment mener les comparaisons à effectuer et quels enseignements en tirer, voilà l'étape en apparence la plus simple qu'il nous appartient de parcourir. Entre les divers cas qui peuvent se présenter, essayons d'établir un ordre progressif.

Une situation a valeur paradigmatique, celle qui se constitue lorsqu'une ou plusieurs notes brèves, de caractère évidemment préparatoire, reparaissent mises en œuvre dans le corps d'une rédaction élaborée. Il en est un exemple remarquable, et à peu près unique pour la précision qu'il permet, dans les *Pensées*. L'étude en est un peu compliquée, sans toutefois rien perdre de sa portée, par le fait que, pour la plupart des fragments à considérer, les originaux ont disparu. Les *Copies* se trouvent donc être notre source principale.

La rédaction élaborée (que j'appellerai *R*) forme un de ces ensembles que distinguent les *Copies*<sup>6</sup>. Comme l'indique de sa main le copiste lui-même, ce long texte, consacré à une violente diatribe contre les incroyants, dont l'indifférence au salut est tenue pour folie, était porté, dans son état original aujourd'hui perdu, par un cahier de papier autonome. Selon le même témoin, à l'intérieur de ce cahier avait été glissée une feuille dont le contenu a été copié après coup pour constituer l'ensemble suivant. On y découvre toute une succession de ces notes préparatoires (que j'appellerai *P*, et, plus précisément, *P2*) mises en œuvre dans la rédaction élaborée *R*. L'original de *P2*, tout comme celui de *R*, est perdu<sup>7</sup>. Mais il importe de remarquer que cette série de notes ne fait pratiquement qu'un avec une autre, qu'il y a lieu de considérer comme son début (d'où l'appellation proposée de *P1*), et qui a été aussi utilisée pour la rédaction de *R*. Sous l'effet de circonstances au premier abord surprenantes, *P1* et *P2* n'ont pas eu le même sort parmi les papiers de Pascal. Au lieu de constituer un ensemble unique, comme *P2*, *P1* a été copié avec des fragments divers dans un autre ensemble. Mais il offre l'avantage d'avoir été conservé, non seulement en copie, mais en original, ce qui le rend beaucoup plus riche d'enseignements. Il se présente sur une grande feuille, rédigée pour l'essentiel par un secrétaire, mais avec des corrections et des morceaux autographes. Les diverses notes brèves y sont soigneusement détachées. La place de ce texte dans les *Copies* montre que l'original avait été mis de côté dans une liasse tenue par un fil<sup>8</sup>, principe de classement que Pascal adoptait le

(5) Pour obtenir davantage d'explications, se reporter à l'article mentionné à la note 3, et à mon ouvrage *Les Pensées de Pascal*, 3e éd., Paris, SEDES, 1993, pp. 15-55.

(6) Les références aux *Pensées* seront données à trois éditions, celle de L. LAFUMA, dans l'ensemble des *Œuvres complètes*, Paris, Ed. du Seuil, Coll. L'Intégrale, 1963, ici série III, 427-431; celle de M. LE GUERN, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1977, 2 vol., reprise dans l'édition des *Œuvres complètes* à la Bibl. de la Pléiade, t. II, série III, 398-402; celle de P. SELLIER (1<sup>re</sup> éd., Mereure de France, 1976; puis Garnier, 1991) revue par G. FERREYROLLES,

Paris, Le Livre de Poche classique, 2000, XLVI, 681-683.

(7) Le texte en est donné par Lafuma, série IV, 422-435; Le Guern, série IV, 403 (2<sup>e</sup> partie) -406; Sellier-Ferreyrolles, XLVI, 684-687. C'est au début de cet ensemble que sont portées les indications du copiste mentionnées plus haut.

(8) Lafuma, série XXX, n° 432 (fragment précédé dans la liasse par le n° 821 et suivi par les n°s 822 à 825); Le Guern, série IV, 403 (1<sup>re</sup> partie); Sellier-Ferreyrolles, n° 662 (au sein d'une liasse XL, *Pensées mêlées* 8, qui court des n°s 661 à 666).

plus souvent. Le fait de la continuité entre *P1* et *P2* est bien marqué par le lien qui existe entre un fragment – autographe – du premier et le début de la copie du second. Nous lisons d'un côté:

Non par un zèle de dévotion et de détachement, mais par un principe purement humain et par un mouvement d'intérêt et d'amour-propre<sup>9</sup>,

A quoi Pascal, comme il résulte de la copie, a ajouté sur l'autre feuille, en marquant le lien entre les deux textes par la reprise du dernier mot du premier, selon un procédé fréquent chez lui, analogue à l'usage des «réclames» dans les imprimés:

amour-propre, et parce que c'est une chose qui nous intéresse assez pour nous en émouvoir, d'être assurés qu'après tous les maux de la vie, une mort inévitable qui nous menace à chaque instant doit infailliblement, dans peu d'années, [nous mettre dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux]<sup>10</sup>.

Cette seconde feuille, une fois portée la nouvelle série de fragments, a reçu encore quelques fragments complémentaires, plus étendus. Comme on l'a vu, elle a ensuite été insérée par Pascal dans un cahier de papier, dont le contenu n'est aussi accessible que par une copie. Il s'agit de la rédaction élaborée déjà mentionnée (*R*), long texte sur la folie de l'incroyance, où des ruptures de continuité permettent de distinguer trois à cinq fragments. C'est ce long texte, surtout dans son premier fragment, qui a fait l'objet d'une esquisse lointaine dans les notes brèves inscrites sur les deux feuilles précédemment présentées. Nous disposons donc, sur un même sujet, d'un état préliminaire qui mérite à peine le nom de rédaction (*P1* et *P2*), et d'un état avancé où se manifeste une grande maîtrise (*R*). Deux étapes chronologiques, dirions-nous pour commencer.

Mais, dans la première étape, les fragments sont si peu explicites qu'on a peine à deviner l'objet du discours auquel l'auteur, *in petto*, les destine. Au moment de la seconde, ils ont pris place dans un contexte qui leur confère un sens plein. Les cadres fournis par la logique contribuent au progrès vers l'achèvement.

Ainsi pourquoi, dans la citation qui précède, l'auteur tenait-il à fonder son argumentation, non sur les principes de la dévotion, mais sur ceux de l'amour-propre? Parce qu'il combat, chez ses interlocuteurs du moment, une indifférence au salut qu'il tient à présenter pour le signe d'une conduite déraisonnable. Voici le texte, pratiquement achevé, qu'il leur adresse:

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit. Elle m'étonne et m'épouvante: c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je crois au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre<sup>11</sup>.

La seconde partie de la citation est exploitée dans un autre contexte. Mais elle

(9) Lafuma, série XXX, 432 (7); Le Guern, série IV, 403; Sellier-Ferreyrolles, 662. Les éditeurs font précéder ce passage d'un autre, porté sur la même feuille, mais à distance et sans signe de rattachement, dont voici le texte: «Je ne prends point cela par bigoterie, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait.» En revanche, ils n'ont pas saisi le lien entre les deux morceaux dont est montrée ici l'unité.

(10) Lafuma, série IV, 432 (22); Le Guern, série IV, 403; Sellier-Ferreyrolles, 684. La fin du passage, dans la copie, comporte des lacunes, susceptibles d'être comblées par la rédaction élaborée citée plus bas. Après la série de fragments brefs viennent de part et d'autre, dans le même ensemble, respectivement les n<sup>os</sup> 433 à 435 et 685 à 687.

(11) Laf. 427; Le Guern, 398; Sellier-Ferreyrolles, 681.

visent les mêmes interlocuteurs, désignés désormais comme ceux qui se détournent de l'éternité, et repose sur le même principe:

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée<sup>12</sup>.

Qu'est-ce que Pascal a inscrit dans les notes préparatoires au grand discours qu'il avait en projet? La comparaison avec le discours lui-même l'a montré. Non pas un plan, non pas même une idée directrice, mais un détail saillant, un type d'argumentation comportant cet élément de paradoxe qui lui est cher, très efficace pour solliciter l'attention. En somme le trait qui portera.

Quelques autres de ces notes sont encore plus caractéristiques parce qu'elles sont plus brèves, et tout à fait incompréhensibles dans leur formulation initiale.

Cela n'est point du bon air.

Vous me convertirez.

Les trois conditions<sup>13</sup>.

Chacune d'elles se trouve mise en forme et pourvue d'un contexte significatif dans le fragment long. On y voit que les deux premières accusent la pauvreté intellectuelle et morale du discours tenu par les incroyants. D'une part, ce discours est mis en contradiction avec les idéaux qu'ils affichent:

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toutes manières de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre<sup>14</sup>.

Ainsi se développe un argument *ad hominem* à l'intention de ceux dont le principal but est de plaire, par le retournement contre eux d'une de leurs expressions favorites. En retenant cette expression, la note préparatoire en réservait l'exploitation polémique.

La seconde s'applique à la même situation et vise un effet semblable; mais le procédé employé, comme il ressort de la mise en contexte, est alors celui de l'ironie:

Faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion; ils vous diront des choses si faibles et si basses qu'ils vous persuaderont du contraire. C'est ce que leur disait un jour fort à propos une personne: Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez<sup>15</sup>.

Quant à la troisième note, elle n'est pas reprise en propres termes dans le fragment long, mais ce qu'elle désigne est évidemment un des *leitmotifs* de ce fragment: les trois conditions représentent trois catégories d'hommes, ceux qui ont cherché Dieu et l'ont trouvé; ceux qui l'ont cherché, mais ne l'ont pas trouvé; ceux qui ne l'ont ni trouvé ni cherché. Ce sont ces derniers que dénonce Pascal, avec l'intention

(12) Laf. 428; Le Guern, 399; Sellier-Ferreyrolles, 683.

(13) Laf. 432 [3, 6, 24]; Le Guern 403; Sellier-Ferreyrolles 662, 684.

principale de tirer de leur attitude une preuve de la corruption de l'homme, élément essentiel, avec la rédemption, de la vérité chrétienne.

L'enquête permise par la présence simultanée, dans les *Pensées*, sur un même thème, de notes préliminaires et de fragments élaborés où elles sont mises en œuvre fournit des enseignements précieux sur la méthode de travail de Pascal et sur la signification particulière que revêt chacune des deux étapes parcourues. L'état d'inachèvement n'est pas celui du schéma ou de l'esquisse, ni celui d'un texte brut; il est celui du choix et de la mise en forme des pièces maîtresses du discours, déjà brillantes dans leur formulation primitive encore énigmatique, et destinées à briller tout à fait comme des pierres précieuses sur la trame lumineuse de la rédaction avancée. La profondeur de la pensée est recherchée comme un fruit de l'efficacité rhétorique.

Ce que l'on peut regretter dans la série d'exemples si décisifs qui vient d'être examinée, c'est l'absence de rédactions intermédiaires. Ont-elles existé? Il serait étrange qu'il n'en soit rien resté. Mais les *Pensées* nous offrent ailleurs des cas de rédactions successives sur lesquels il y a lieu de s'attarder.

Le cas le plus simple et l'un des plus intéressants est celui que j'appellerai des pensées multiples. Il s'agit de fragments qui subsistent pour ainsi dire en plusieurs états. Les commentaires qu'ils appellent sont de types assez divers.

Commençons par l'une des pensées les plus célèbres. Elle revêt trois formes différentes, que l'on peut énumérer dans un ordre de complexité croissante, qui est certainement aussi un ordre de composition successive.

Avec la plus simple, nous retrouvons un contenu énigmatique, analogue à celui des fragments préliminaires déjà considérés:

Vanité.  
La cause et les effets de l'amour.  
Cléopâtre<sup>16</sup>.

Une autre rédaction reproduit la même structure, mais en développant:

Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé. Le nez de Cléopâtre<sup>17</sup>.

Vient enfin une forme, toujours de même structure, que l'on peut considérer comme achevée, surtout dans sa partie finale:

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un *Je ne sais quoi*, Corneille; et les effets en sont effroyables. Ce *Je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé<sup>18</sup>.

Le mode de rédaction rejoint celui du grand fragment élaboré présenté ci-dessus, avec cette différence que l'on en reste ici au stade du fragment bref.

Entre fragment préliminaire et fragment élaboré, nous avons toutefois, dans ce dernier cas, la chance de posséder une rédaction intermédiaire. Une chance tout à fait inespérée, puisque cette rédaction, rayée par Pascal, n'a été conservée que parce que le verso, demeuré blanc, a servi à porter un autre fragment. Le rôle joué ainsi par

(14) Laf. 427; Le Guern, 398; Sellier-Ferreyrolles, 681.

(15) *Ibid.*

(16) Laf. 46; Le Guern 42; Sellier-Ferreyrolles 79.

(17) Laf. 197; Le Guern 183; Sellier-Ferreyrolles 228.

(18) Laf. 413; Le Guern 392; Sellier-Ferreyrolles 32.

le hasard est hautement significatif: nombre de rédactions intermédiaires du même ordre ont dû être abandonnées. Les rédactions premières semblent avoir été plus souvent conservées: peut-être parce que leur densité, jointe à leur caractère énigmatique, leur conférait une saveur particulière. Mais on peut assurer que, chez Pascal, la rédaction brève précède en principe la rédaction longue. Le progrès vers l'achèvement s'accompagne d'amplification.

Un autre exemple fait découvrir un même mouvement; mais l'étape intermédiaire est ici absente.

La première rédaction ne fait que poser une antithèse, sans l'élucider:

Misère  
Job et Salomon<sup>19</sup>.

La rédaction achevée offre un sens plein:

Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme, l'un le plus heureux et l'autre le plus malheureux, l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux<sup>20</sup>.

Il est possible de pousser plus loin le commentaire de ces rédactions multiples si l'on tient compte des données fournies par les *Copies*. Revenons donc à elles et à la classification qu'elles proposent.

Entre les liasses dont elles enregistrent le contenu, il en est un bon nombre – vingt-sept au total – qui forment bloc et se détachent sur l'ensemble. Elles portent des titres, *Ordre, Vanité, Misère, etc.*, jusqu'à une *Conclusion*, qui les font ressembler à des ébauches de chapitres – ou pourrait les appeler liasses-chapitres. Tous ces titres figurent aussi, parfois en abrégé, dans une sorte de table des matières placée en tête de chaque *Copie*. Ils y sont disposés sur deux colonnes, dont la première ne comporte que dix titres<sup>21</sup>. Cette table avait été elle-même enfilée dans une liasse, au contenu très divers et très riche, très synthétique aussi, avec reprise de certains titres des liasses-chapitres, que Philippe Sellier a appelée liasse-table. C'est évidemment d'après la table que le copiste ou son guide a déterminé l'ordre des liasses-chapitres. Il est mille raisons d'en attribuer la confection à Pascal, quoique nous n'en possédions pas l'original.

L'existence de la table et celle des liasses-chapitres entraînent des conséquences importantes sur la manière d'envisager le rapport qui nous intéresse entre inachèvement et achèvement dans les *Pensées*. Les liasses-chapitres sont composées de fragments, dont la succession au sein de chaque liasse n'est commandée par aucune règle précise: signe d'inachèvement. Mais la succession de ces liasses-chapitres évoque irrésistiblement, même s'il n'est qu'en cours d'élaboration, et souvent d'interprétation difficile, le progrès d'un raisonnement apologétique. Une logique commande cet ordre, où peut se reconnaître une approximation d'achèvement. Parallèlement, la chronologie ne perd pas ses droits: les liasses-chapitres, ayant été visiblement constituées à une même époque, forment, non pas nécessairement par leur rédaction, mais par leur constitution, une unité chronologique. Mais cette unité peut-elle être considérée comme un terme? Elle prend elle-même place dans une chronologie, qui reste à établir.

Nous voilà parvenus bien au-delà de mon présent propos. Mais ces remarques,

(19) Laf. 69; Le Guern 66; Sellier-Ferreyrolles 103.

(20) Laf. 403; Le Guern 382; Sellier-Ferreyrolles 22.

(21) La seconde en comporte dix-huit, soit un

de plus que le nombre effectif de liasses-chapitres. L'explication de cette différence n'a pas à être prise en compte dans la présente étude.

en dépit de leur très grande généralité, étaient indispensables pour revenir à l'analyse du détail.

Entre les exemples de pensées multiples qui ont été précédemment cités, l'un porte explicitement sur le thème de la vanité, et le second sur celui de la misère: deux thèmes qui fournissent le sujet, et le titre, de deux liasses successives au début des liasses-chapitres des *Copies*. Mais, chaque fois, seule la rédaction brève a été incluse dans la liasse. Il en va de même, d'ailleurs, pour la rédaction brève concernant Cléopâtre, qui appartient aussi à la liasse *Vanité*. Toutes les rédactions longues ont été enregistrées à l'extérieur des liasses-chapitres. Comme si Pascal, quelque temps après avoir constitué cet ensemble, avait voulu porter d'un seul coup à l'achèvement certaines pensées trop elliptiques. De plus, toutes se retrouvent au sein d'une même autre liasse, déjà présentée, la liasse-table de Philippe Sellier. Nous voici en mesure de dépasser l'examen de fragments particuliers et de dégager à l'avance des étapes chronologiques dans la disposition de l'ensemble. La constitution des liasses-chapitres définit l'une de ces étapes; celle de la «liasse-table» en définit une autre, postérieure et préparant un meilleur achèvement.

Mais revenons au commentaire direct des fragments multiples, en nous concentrant désormais sur des cas internes à la série des liasses-chapitres, qu'ils apparaissent au sein d'une même liasse ou à quelques liasses de distance.

Les deux situations se présentent à la fois pour un fragment triple. La rédaction initiale, parfaitement énigmatique, se formule:

Il demeure au-delà de l'eau<sup>22</sup>.

Une rédaction élaborée, figurant dans la même liasse, celle qui est intitulée *Vanité*, en découvre le sens. Elle imagine un dialogue entre deux ennemis de chaque côté d'un filet d'eau, condamnés à se tuer l'un l'autre par l'existence de cette vaine séparation. Absurdité pour l'un, justice pour l'autre. Le tout enveloppé d'une ironie qui dénonce la «vanité» de la situation, ironie soulignée par la représentation de la frontière par l'eau, c'est-à-dire par ce qui, s'écoulant sans cesse, est comme n'existant pas<sup>23</sup>.

Une nouvelle rédaction vient s'insérer dans un fragment plus vaste, rattaché à la liasse *Misère*. Le texte est relativement bref par rapport au précédent:

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui<sup>24</sup>?

L'abrègement a été rendu nécessaire par le souci de faire éclater le contraste entre le non-sens des usages, marque de vanité, et l'aspiration de l'homme à la vraie justice, aussi impossible à réprimer qu'à satisfaire, situation inextricable qui est cause de misère. Aussi la nouvelle formulation prend-elle place au sein d'un développement qui porte précisément sur l'impossibilité pour l'homme d'asseoir la justice sur un fondement solide – «Plaisante justice qu'une rivière borne!» – et de lui trouver une autre justification que l'ordre établi, prise de conscience qui est une nouvelle cause de misère. D'une liasse à l'autre, le même thème est donc présenté sous deux points de vue différents, le second étant mis en valeur par la présence d'un contexte. Le progrès ne se réalise plus seulement dans le style, mais dans la pensée. La répétition n'est plus

(22) Laf. 20; Le Guern 18; Sellier-Ferreyrolles 54.  
(23) Laf. 51; Le Guern 47; Sellier-Ferreyrolles 84.

(24) Laf. 60; Le Guern 56; Sellier-Ferreyrolles 94.

destinée à s'effacer, elle devient signifiante parce que s'y ajoute un changement de perspective.

Le même changement de point de vue s'opère avec un autre fragment dont la rédaction première, demeurant au stade de l'énigme, appartient encore à la liasse *Vanité*:

Il a quatre laquais<sup>25</sup>.

Le contexte explicatif, associé à l'expression d'un nouveau point de vue, figure dans la liasse *Raisons des effets*:

Cela est admirable: on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocattelle et suivi de sept ou huit laquais. Eh quoi! il me fera donner des écrivains, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre<sup>26</sup>! [...]

On devine les deux traitements successifs dont l'exemple est l'objet. Dans la première formulation, la présence des laquais est présentée comme parfaitement vaine: elle ne change rien à la qualité du personnage qui en est accompagné. Dans la seconde formulation, sans signifier davantage la qualité, elle devient au moins expression d'une force, marque d'une supériorité désormais réelle, et non plus vaine. Ainsi les «effets» que sont les manifestations concrètes de la vanité et de la misère de l'homme trouvent-ils, par le progrès de la réflexion, une raison. Pour Pascal, dans la condition de l'homme sans Dieu, la justice apparente qui régit les rapports sociaux est l'envers d'une force réelle garantissant l'ordre et la paix, sans lesquels il n'y aurait pas de société.

Il n'est pas nécessaire d'analyser d'autres exemples de fragments saisis, comme on vient de le voir, à l'état naissant et donnant lieu à une progression, soit dans la forme, par amplification du texte initial, soit dans la pensée, par changement de point de vue ou par insertion dans un morceau étendu. On n'en trouverait d'ailleurs pas un très grand nombre. Pascal aura naturellement détruit la plupart de ces traces de travail préparatoire dès lors qu'elles seront parvenues au stade d'un plus grand achèvement. Mais cette enquête sur des fragments brefs ne sera pas inutile à l'intelligence de grands fragments, dont on a toutes raisons de croire qu'ils auront commencé de la même façon.

Passons donc de l'état d'inachèvement à celui, sinon du parfait achèvement, qu'on ne peut jamais tout à fait affirmer, du moins du quasi achèvement. Trois fragments parmi les plus célèbres des *Pensées*, tous insérés dans les liasses-chapitres, présentent ce caractère: ceux qui portent les titres *Imagination*, *Divertissement* et *Disproportion de l'homme*<sup>27</sup>. Ils comportent cependant des différences significatives quant à la manière dont a progressé la rédaction.

À cet égard, deux sont toutefois très semblables, *Imagination* et *Disproportion de l'homme*. Ils ont été rédigés sur de grandes feuilles écrites recto-verso, d'une façon continue, et demeurées entières, du moins avant le collage effectué tardivement. Le premier est porté par deux feuillets, le second par quatre. Ils renferment des corrections et des passages rayés; mais jamais la démarche rigoureuse de la pensée n'est troublée. Le texte final se distingue clairement des éléments qui en ont été exclus et ne garde pratiquement aucune trace de négligence.

Autre trait remarquable: il ne reste aucun fragment préparatoire ou complé-

(25) Laf. 19; Le Guern 17; Sellier-Ferreyrolles 53.

(26) Laf. 89; Le Guern 82; Sellier-Ferreyrolles 123.

(27) Laf. 44, 136, 199; Le Guern 41, 126, 185; Sellier-Ferreyrolles 78, 168, 230.

mentaire qui doit être rattaché à l'un ou à l'autre de ces grands fragments; aucun non plus qui porte le même titre. Ce sont, pour ainsi dire, des astres isolés, non des constellations.

Ce dernier terme conviendrait en revanche fort bien à l'ensemble tourmenté qui traite du thème du *Divertissement*. La rédaction est continue, mais elle est portée par des papiers de formats divers, écrits recto seul, ce qui permettait de les découper et de les assembler, et dont l'ordre est indiqué par des lettres, dont subsistent B, C, D. Il y a des négligences dans la rédaction, des imperfections tolérées, plusieurs «etc.» De plus, le titre *Divertissement* reparait en tête de quatre autres fragments, dont il y a tout lieu de penser qu'ils devaient, à terme, se regrouper avec le premier dans un ensemble unique: le passage n'était pas encore achevé entre des états préparatoires et un état final. Enfin, détail encore plus significatif, dans le texte du fragment principal, apparaissent à plusieurs reprises, en marge, des fragments brefs fournissant l'esquisse d'une pensée brillante, tout à fait semblables à ceux qui ont été présentés plus haut. Ainsi:

Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.

Nouvel exemple de «raison des effets», dont le commentaire n'est explicitement fourni par aucune pensée, mais se déduit de plusieurs.

Ainsi encore:

La danse: il faut bien penser où l'on mettra ses pieds.

C'est-à-dire: l'attention requise par l'activité futile de la danse est un excellent dérivatif à toute pensée essentielle sur la condition humaine, qui surgirait dans l'inaction et risquerait de troubler une quiétude factice.

Ces fragments additionnels ont toujours été insérés jusqu'ici par les éditeurs, avec l'heureuse exception de Michel Le Guern, un peu au hasard dans le corps du texte principal. Ils en sont en fait distincts; ils en constituent comme des excroissances; il faut leur conserver leur autonomie et les ranger à part.

Un dernier regard doit encore être porté sur certains fragments pour y saisir le passage entre le moins achevé et le plus achevé. Il s'agit cette fois-ci de pratiquer la lecture en relief que je préconisais, non pas entre plusieurs fragments, mais à l'intérieur d'un même fragment, en dégageant plusieurs étapes de la rédaction. La méthode a été décrite et appliquée par l'éminent pascalisant japonais Yoichi Maeda<sup>28</sup>, notamment à propos du fragment *Disproportion de l'homme*. En examinant les nombreuses variantes du fragment et leur disposition sur la feuille, il a pu montrer que les plus importantes d'entre elles n'avaient pas été apportées au courant de la plume, mais insérées après coup dans des espaces laissés libres pour les recevoir: marges ou interlignes. En somme, on peut reconstituer deux versions du fragment, l'une antérieure aux corrections, pratiquement inédite, l'autre postérieure, formant le texte reçu par les éditeurs. Toutes les deux correctes et cohérentes, mais offrant des différences tant de pensée que d'expression. Il y a deux états du fragment, et l'on peut fort bien concevoir une édition qui les contiendrait tous les deux.

La fécondité de cette méthode ne se constate pas seulement pour les fragments longs. On peut aussi l'appliquer à des fragments courts et offrant peu de variantes. Il arrive en particulier que les titres de certains fragments, à en juger par la disposition de l'autographe, aient été portés après la rédaction elle-même. C'est le cas

(28) Voir la présentation que j'en ai faite dans l'ouvrage cité *Les Pensées de Pascal*, p. 384-388.

notamment lorsqu'ils introduisent des concepts: ainsi *L'autorité*<sup>29</sup> ou *La prévention induisant en erreur*<sup>30</sup>. Confirmation du fait bien établi que Pascal aime commencer par la constatation des «effets» pour s'élever seulement ensuite à la «raison des effets». Confirmation aussi du fait que sa pensée se forme en cours de rédaction. A preuve un remarquable changement de titre: *Disproportion de l'homme* n'était-il pas d'abord formulé *Incapacité de l'homme*? Or l'idée de proportion apparaît peu à peu dans le développement.

Pour en finir avec les fragments, une question reste à poser, à laquelle il n'est peut-être pas impossible de répondre. Certains fragments ne peuvent-ils pas être considérés comme tout à fait achevés?

Cette situation semble être pratiquement atteinte avec la célèbre pensée sur les trois ordres de grandeur<sup>31</sup>. Mais pour ne pas s'en tenir à l'impression de perfection formelle qui se dégage de ce texte, ne peut-on pas s'appuyer aussi sur quelques critères matériels? Il en est deux qui peuvent être invoqués. D'abord la régularité de l'écriture et l'absence presque totale de corrections. Puis la recherche d'une plastique dans la disposition du texte, découpé en séquences brèves qui s'étagent harmonieusement, dans un mouvement de montée et de descente en rapport avec la démarche de la pensée. Etagement souligné par des traits de séparation qui distinguent comme les strophes d'un poème en prose. Lorsqu'il parvient à une rédaction très élaborée, Pascal réussit donc à porter au sommet les ressources de l'ordre fragmentaire.

Des remarques analogues pourraient être faites sur les deux méditations habituellement regroupées sous le titre *Le Mystère de Jésus*<sup>32</sup>. Ces textes sont certainement étrangers à l'*Apologie*, mais la comparaison qu'ils appellent avec un fragment apologétique majeur comme celui des trois ordres montre à quel point la forme de la méditation est de celles vers lesquelles tendent les *Pensées*.

### *La perspective de l'œuvre*

Comme le montre l'enquête qui vient d'être menée, il est assez souvent possible, entre fragments des *Pensées*, de saisir l'existence de rapports précis, soit, le plus souvent, chronologiques, soit logiques. Mais la rigueur, sur ce point, n'est qu'exceptionnellement accessible. Impossible d'établir de tels rapports pour le plus grand nombre des fragments. Si l'on prend ceux-ci un à un, les moyens manqueront pour constituer avec eux une œuvre objectivement ordonnée.

Mais la situation devient plus favorable si chaque fragment pourvu d'un lien avec un autre est rattaché à tel groupe auquel il appartient, par exemple telle liasse des *Copies*. Les conclusions obtenues pour les unités ont alors des incidences sur les ensembles. Il a déjà fallu le montrer sans attendre pour aller jusqu'au bout de l'étude des fragments. On a vu que l'antériorité de rédaction d'un fragment sur l'autre entraîne l'antériorité de constitution de la liasse qui renferme le premier sur celle qui renferme le second, dès lors qu'elles sont différentes. Des rapports multiples entre fragments peuvent ainsi, avec prudence, se déduire d'un seul. C'est par ce moyen, rappelons-le encore, que se démontre l'antériorité de constitution de la série des liasses-chapitres, considérées comme un ensemble, sur la liasse-table. Deux étapes importantes dans la progression de l'œuvre, du contenu desquelles il n'est pas impossible de dégager par

(29) Laf. 505; Le Guern 457; Sellier-Ferreyrol-les 672.

(30) Laf. 193; Le Guern 182; Sellier-Ferreyrol-les 226.

(31) Laf. 308; Le Guern 290; Sellier-Ferreyrol-

les 339.

(32) Sur la dualité de ce texte, voir mon article *Le double Mystère de Jésus, Le Rayonnement de Port-Royal, Mélanges offerts à Philippe Sellier*, Paris, Champion, 2001, pp. 271-288.

comparaison des thématiques et des logiques plus ou moins différentes. De même, pour revenir au grand fragment, précédé de notes préparatoires, sur la folie de l'incroyance qui a été commenté précédemment, aucune de telles notes préparatoires ne figure au sein des liasses-chapitres. En revanche, on peut en trouver d'autres encore en dehors de ces liasses, et poursuivre par là l'enquête sur ce sujet. Examinons ainsi ce fragment enregistré au début de la liasse-titre:

D'être insensible à mépriser les choses intéressantes, et devenir insensible au point qui nous intéresse le plus<sup>33</sup>.

Nous tenons là un nouvel exemple de pensées multiples, puisqu'il en existe, également en dehors des liasses-chapitres, une rédaction plus complète:

La sensibilité de l'homme aux petites choses et l'insensibilité aux grandes choses, marque d'un étrange renversement<sup>34</sup>.

Ce qui donne dans le grand fragment élaboré:

[...] C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et un même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état [...]<sup>35</sup>.

De ces comparaisons de détail et de l'ordre de rédaction qui en découle se déduit avec la plus grande vraisemblance le caractère tardif du grand fragment, postérieur aux liasses-chapitres, postérieur à la liasse-titre (série I des éditions Lafuma ou Le Guern), et même postérieur à la série XXIV. Certes, dans l'esprit de Pascal, le thème a pu préexister largement à sa rédaction, mais l'attention n'a pu se concentrer sur lui qu'au temps des notes préparatoires, c'est-à-dire au moment où les liasses-chapitres étaient déjà constituées. Cette importante nouveauté n'a-t-elle pas entraîné des retouches au plan initial? N'entrons pas sans raison majeure dans le champ de l'hypothèse. Celui de la certitude suffit à nous occuper.

Ce sont encore, pour une large part, des certitudes que mettent en évidence les travaux de Pol Ernst sur le papier des fragments originaux<sup>36</sup>. Partant du principe, fort bien établi depuis Lafuma, que Pascal prenait ses notes sur de grandes feuilles et qu'il les découpait ensuite selon les limites des fragments qu'il entendait classer en liasses, il s'est appliqué, souvent avec succès, en se fondant sur la place, toujours centrale, des filigranes et sur les contours des papiers, à reconstituer ces grandes feuilles. Il a ainsi pu mettre en évidence des groupes de fragments, bien entendu différents de ceux que proposent les *Copies*, où l'unité résulte de la simultanéité de rédaction: précieuse donnée pour l'établissement de chronologies. Un autre type de recherche lui a permis d'obtenir des résultats comparables, quoique moins rigoureux. Il s'est attaché à identifier, par l'examen des formats et des filigranes, les divers papiers utilisés par Pascal pour la rédaction des fragments originaux. Leur nombre est assez grand, mais

(33) Laf. 383; Le Guern 363; Sellier-Ferreyrolles 2.

(34) Laf. 632; Le Guern 539; Sellier-Ferreyrolles 525.

(35) Laf. 427; Le Guern 398; Sellier-Ferreyrol-

les 681.

(36) Voir le très important ouvrage *Les Pensées de Pascal, Géologie et stratigraphie*, Universitas, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

on peut en distinguer quatre ou cinq variétés principales, permettant de distinguer autant de «strates» entre lesquelles se répartissent un bon nombre des fragments. Il est assez facile de montrer que les papiers correspondant à chacune de ces strates ont été employés à des étapes différentes de la rédaction, entre lesquelles il est possible d'instaurer un ordre chronologique. De nouveau se dessinent des ensembles de fragments dont la rédaction a été à peu près contemporaine. La succession de ces ensembles, examinée avec prudence, permet de reconnaître, dans le choix des thèmes, dans l'orientation de la pensée, dans les modes de raisonnement, l'évolution qui conduit le projet d'*Apologie de la religion chrétienne* d'une position de départ à une position d'arrivée, variation intéressante sur le double thème de l'inachèvement et de l'achèvement. Les ensembles dégagés par cette méthode sont évidemment à combiner avec ceux que proposent les *Copies*.

Une nouvelle lecture des fragments devient ainsi possible, où les rapprochements sont commandés par la simultanéité de rédaction. Chaque thème peut alors être suivi, non seulement dans son évolution particulière, mais dans le contexte de son apparition et de ses transformations. On peut, par exemple, constater que l'argumentation anthropologique et l'argumentation théologique de l'*Apologie* se sont élaborées parallèlement. D'une façon plus précise, on peut aussi remarquer, sur les grandes feuilles reconstituées, la présence concomitante de fragments destinés aux liasses-chapitres et d'autres qui ont été classés dans la liasse *Miscellanea* (série XXIII de Lafuma et de Le Guern). C'est donc en toute conscience, mais pour le plus grand embarras des éditeurs futurs, que Pascal a mêlé à ses fragments apologétiques en cours de rédaction d'autres concernant toutes sortes de sujets. Mais lorsqu'il a procédé à son classement, maintenant retrouvé, on constate qu'il a effectué cette opération avec son sens habituel de la méthode: il a soigneusement classé les derniers à part. La liasse *Miscellanea*, qui porte un titre, comme les liasses-chapitres, a été constituée en même temps qu'eux, mais selon un point de vue tout différent.

Autre enseignement important. Dans la dernière série de pensées multiples examinée ci-dessus, on a pu constater que, de deux notes préparatoires, l'une appartenait à la liasse-titre (série I de Lafuma et Le Guern), et l'autre à la série XXIV<sup>37</sup>. Or les papiers employés pour la rédaction des fragments classés dans ces deux liasses sont souvent les mêmes. La parenté chronologique et thématique de ces deux liasses, que l'on pouvait déjà induire de leur contenu essentiellement apologétique, est solidement confirmée. Ce qui a été dit de la série I, sur son caractère postérieur à la constitution des liasses-chapitres, s'applique aussi à la série XXIV, avec laquelle elle forme un tout.

A ce stade nous n'embrassons pourtant pas encore la totalité de l'œuvre. Mais il est hors de doute que des enquêtes serrées devraient permettre de multiplier le nombre de cas particuliers dont le traitement autorise des conclusions de portée plus générale.

On regrettera peut-être aussi que la recherche semble donner ses résultats les plus sûrs dans le domaine de la chronologie, alors que la progression de l'inachevé à l'achevé semblerait devoir se réaliser surtout sur le terrain de la continuité interne, c'est-à-dire de la logique. A quoi l'on répondra que l'importance de la chronologie est un fait, qui n'a rien de surprenant pour une œuvre en gestation, que ce n'est pas en la dissimulant qu'on accroîtra la part de la logique, et qu'au contraire les étapes bien restituées de la chronologie font ressortir les articulations d'un ordre vivant. Reste cependant à montrer comment les deux catégories peuvent s'associer harmonieusement et concourir à procurer un accès aux *Pensées* propre à en favoriser l'intelligence et l'approfondissement.

(37) Voir les références données aux notes 34-35.

La question est trop vaste pour qu'il soit possible de donner ici plus que des idées directrices. On tâchera quand même de ne pas se contenter de décrire quand il s'agit aussi d'argumenter. On veillera surtout, puisqu'il s'agit de s'engager dans une difficile combinatoire, à éviter toute confusion des ordres.

Première règle à suivre: ce qui est du ressort de la chronologie doit être traité dans son optique propre. De même pour ce qui est du ressort de la logique. Il y a des enseignements à tirer des deux points de vue. Il y a tout à perdre à les mélanger. L'ordre de succession n'a pas la même portée dans un cas et dans l'autre.

Deuxième règle: dans un cas comme dans l'autre, l'objectif premier doit être de retrouver la démarche de Pascal, qu'elle soit spontanée ou intentionnelle.

Troisième règle: la catégorie la plus large est la chronologie. Quel que soit le degré d'élaboration d'un fragment, il entre toujours dans un tel cadre. Au contraire, l'insertion dans un schéma logique suppose une organisation dont l'origine et les modifications éventuelles doivent elles-mêmes être datées et qui commande une distribution des fragments seconde par rapport à leur chronologie.

Quatrième règle: un ouvrage, même demeuré en gestation, tendant vers une disposition logique, l'ordre naturel de présentation des *Pensées* est l'ordre logique. Mais, pour les fragments qui ne se prêtent pas à cet ordre, la chronologie reprend tous ses droits. Si les deux ordres ne peuvent se mélanger, ils peuvent se succéder.

Ces règles, qui sont autant de précautions, une fois bien enregistrées, nous pouvons nous élever au-dessus des cas particuliers et fonder une combinatoire d'ensemble sur la totalité des ressources dont nous disposons, le texte, bien sûr, mais aussi la documentation qui peut aider à le maîtriser.

Il n'est pas nécessaire de revenir, puisqu'elle a déjà été présentée, sur la partie essentielle de cette documentation, celle qui est constituée de classements disponibles, d'origine ancienne et d'autorité comparable à celle du texte, tels que nous en présentent les *Copies*, ou celle qui résulte des regroupements de fragments rendus possibles par l'examen du papier qui les porte. Dans l'un et l'autre cas, le difficulté consiste à faire remonter en toute rigueur à Pascal l'initiative des classements réalisés: ce qui est considéré ici comme admis. Mais il faut évidemment interpréter ensuite le classement, au même titre que le texte. Nous avons de toute manière l'avantage de posséder, à l'intérieur de chaque classement, pour chaque fragment, un contexte, appui de l'interprétation.

Cette ressource fait totalement défaut avec une autre catégorie de documents, d'exploitation plus traditionnelle, celle que forment les indications de plans de l'*Apolo-gie*, ou toute autre suggestion portant sur la composition d'ensemble, voire de simples remarques relatives à des successions particulières de développements. Aucune de ces données n'est appuyée par des classifications réelles. Seule l'intuition du critique ou de l'éditeur permet d'associer, avec de faibles chances d'objectivité, des textes à ces schémas. Les documents de cette catégorie n'en fournissent pas moins un moyen précieux de concevoir l'ordre des *Pensées*.

Il convient d'y ranger, par priorité, les fragments mêmes de Pascal qui comportent des indications de plans, soit d'ensemble, soit partiels. On y ajoutera toutes les remarques suggérant un ordre à suivre, qui apparaissent en abondance au sein des fragments, pour marquer, ici un «commencement» (qui est en général un simple commencement particulier, interne à l'œuvre), là une transition entre plusieurs développements, là encore l'intention de modifier une succession antérieurement observée, ailleurs une amorce de conclusion. Tous traits qui accompagnent et soulignent une marche lucide et constante de l'inachevé à l'achevé.

Appartiennent à la même catégorie, mais avec une autorité bien inférieure, les témoignages des contemporains de Pascal sur les intentions qui ont présidé à la conception et à la composition de son *Apolo-gie de la religion chrétienne*. Trois écrits offrent

à cet égard une importance considérable; mais ils ont des significations différentes. L'un est un morceau inséré dans la seconde version de la *Vie de Pascal* rédigée par sa sœur Gilberte. Ce morceau fournit une sorte de présentation générale de l'*Apologie*. Il en retrace d'abord la genèse, attribuant un rôle déterminant au miracle de la Sainte Epine (24 mars 1656). L'événement aurait été l'occasion d'une réflexion générale de Pascal sur les miracles, d'où serait née toute l'argumentation apologétique des *Pensées*. Témoignage dont on ne peut exagérer l'importance pour le commentaire chronologique des fragments. La partie consacrée ensuite à la méthode et à l'esprit de l'ouvrage n'a pas un rapport aussi direct avec notre propos. Elle garde en particulier le silence sur le plan qu'aurait suivi Pascal. C'est au contraire sur ce dernier point que l'accent est mis dans les deux autres écrits à considérer, c'est-à-dire, en suivant l'ordre chronologique de leur rédaction, le *Discours sur les Pensées* de Filleau de La Chaise, composé sans doute dès 1667, et la *Préface* rédigée en 1669 par Etienne Périer, fils de Gilberte et neveu de Blaise, pour l'édition originale des *Pensées* (1670). Ces deux écrits donnent, en termes comparables, le résumé d'une sorte de conférence où Pascal aurait exposé le plan de son *Apologie*. Aucun des deux auteurs ne prétend avoir été directement témoin de cette conférence ni ne révèle son informateur. Une ordonnance logique assez précise nous est pourtant ainsi proposée. La dimension chronologique reste en même temps présente; car la conférence rapportée correspond évidemment à un certain état, qui n'est pas nécessairement définitif, du projet d'*Apologie*. Quoi qu'il en soit, l'épisode a été abondamment utilisé par les éditeurs et interprètes des *Pensées*.

C'est en exploitant simultanément toutes les données disponibles, qu'elles soient de l'ordre du plan ou de l'ordre du classement, que l'on peut essayer de considérer les *Pensées* dans leur ensemble à la fois sous l'angle de l'inachevé et sous celui de l'achevé.

La règle précédemment posée qui donne priorité à la chronologie nous invite à nous arrêter d'abord sur le témoignage de Gilberte Pascal. Comme on l'a déjà noté, ce témoignage retrace les étapes préliminaires du projet d'*Apologie*<sup>38</sup>. Il en situe les origines au lendemain du miracle de la Sainte Epine (24 mars 1656). Le miracle ayant été présenté à Port-Royal comme un signe divin en faveur des religieuses persécutées, il avait reçu d'emblée une signification à la fois apologétique et polémique, contre laquelle les jésuites s'étaient dressés. D'où un échange de pamphlets, auquel Pascal envisagea sans doute de s'associer. Puis, selon Gilberte, dont il convient de préciser les dires en fonction des événements contemporains, il en vint, toujours à partir d'une argumentation sur les miracles, à dépasser l'idée d'une Apologie des religieuses de Port-Royal pour celle d'une Apologie de la religion chrétienne. Dans une troisième étape, il élargit le dessein de cette dernière Apologie en cessant d'accorder une place essentielle à l'argument des miracles. Le projet était parvenu à maturité.

Or, avec ces données présentes à l'esprit, reportons-nous aux manuscrits des *Pensées*, et principalement aux *Copies*. Nous y relevons trois séries successives, les n<sup>os</sup> XXXII, XXXIII et XXXIV de Lafuma et de Le Guern, qui sont pourvues d'une forte unité thématique: elles portent sur les miracles. Du n<sup>o</sup> XXXII, l'original est perdu. Mais la copie qui nous en reste est du plus haut intérêt. Elle comporte dix questions, que Pascal entendait soumettre à Barcos, successeur de son oncle Duvergier de Hauranne comme abbé de Saint-Cyran; les réponses ont été données sur la même feuille. Ces questions sont relatives aux miracles, et notamment à la possibilité pour

(38) Il appartient seulement à la «seconde version» de la *Vie de Pascal*; voir mon éd. de PASCAL, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, DDB, 1964, p. 617-

623; on en trouvera aussi le texte dans Lafuma, pp. 23-26.

les hérétiques d'en réaliser certains. C'est là l'un des thèmes de la polémique engagée avec les jésuites peu de temps après l'affaire de la Sainte Epine. Deux des questions se réfèrent d'ailleurs à des sermons du P. de Lingendes portant précisément sur les miracles, sermons sur lesquels Tetsuya Shiokawa a, le premier, brillamment attiré l'attention<sup>39</sup>, et qui ont sans doute déclenché en Pascal toute la réflexion d'où sont nées les *Pensées*.

Ces sermons, au nombre de trois, avaient été prononcés en l'église Saint-Merri peu de temps avant le 9 mars 1657, date à laquelle Saint-Gilles les mentionne dans une lettre à Florin Périer<sup>40</sup>. Mais le P. de Lingendes les a publiés lui-même à plusieurs reprises, en version latine. L'édition la plus ancienne, utilisée par Tetsuya Shiokawa, est datée de 1661. Celle de 1664<sup>41</sup>, apparemment la plus complète, les fait entrer dans l'ensemble d'une prédication de Carême et les rattache à la *feria quarta*, c'est-à-dire au mercredi, suivant le dimanche (*feria prima*) de la Quadragésime, c'est-à-dire, pour l'année 1657, au 21 février<sup>42</sup>. La concordance avec les indications fournies par Saint-Gilles invite à accepter cette date, même si le programme primitif a pu être retouché pour une publication qui, d'ailleurs, ne fait état d'aucune année précise.

Il est hautement probable que Pascal aura lui-même assisté à ces sermons, d'autant que la paroisse Saint-Merri avait été la sienne et qu'elle demeurait celle de son ami intime le duc de Roannez. Il est en tout cas hors de doute qu'il en connut sans tarder le texte, soit intégralement, soit par une analyse détaillée. Les renvois explicites ou implicites à ce texte sont en effet nombreux, et dans les questions à Barcos et dans les pensées consacrées aux miracles. De là découlent quelques conséquences de grande portée pour notre sujet.

Nous pouvons d'abord assigner une date absolue, celle de la fin février 1657, au début de la réflexion de Pascal sur les miracles d'où naîtra son apologétique. C'est sûrement à cette époque et dans les semaines qui suivirent que furent rédigées les questions à Barcos (série XXXII) et les pensées sur les miracles regroupées en deux liasses (séries XXXIII et XXXIV). L'autonomie de ces trois séries, telle qu'elle est imposée par les Copies, ne tient pas seulement au sujet; elle est d'abord de caractère chronologique.

Mais il y a davantage à tirer des trois sermons du P. de Lingendes. Contrairement à ce qu'on aurait attendu, la polémique contre Port-Royal s'y exprime avec beaucoup de discrétion et se concentre dans le second sermon. L'orientation essentielle est de caractère apologétique: il s'agit de présenter les miracles de Jésus-Christ comme preuve de la vérité du christianisme. L'élément polémique se donne pour simplement destiné à écarter des objections tenant à l'existence éventuelle de miracles dépourvus d'autorité. Ainsi l'orateur jésuite ne provoquait pas seulement Pascal à la défense de Port-Royal attaqué; il l'engageait plus avant dans une démarche apologétique conforme à sa vocation. On ne saurait être surpris si les deux éléments se mêlent étroitement dans les pensées sur les miracles regroupées dans les Copies.

Toutefois, examinons de plus près les deux liasses XXXIII et XXXIV. L'équilibre entre les deux éléments y est fort différent. Dans la seconde, la polémique l'emporte de loin, menée souvent sur un ton très vif. Dans la première, l'argumentation apologétique domine, débordant parfois la question des miracles. On s'interroge: les fragments des deux liasses ont-ils été rédigés à peu près simultanément, la différenciation ne s'étant effectuée que tardivement, en vertu de la logique, lors de la

(39) *Pascal et les miracles*, Paris, Nizet, 1977, p. 113-116, 135-152.

(40) Voir mon éd. citée de Pascal, t. III, p. 1067.

(41) *Concionum in Quadagesimam Reverendi Patris de Lingendes e Societatis Jesu Tomus Secun-*

*us*. Editio Secunda, Paris, F. Muguet, 1664, p. 1-80.

(42) Erreurs (jeudi pour mercredi, et 22 pour 21), dans mon éd. citée, t. III, p. 463-464.

constitution des liasses? ou bien chacune des deux liasses correspond-elle à une étape dans la chronologie de la rédaction? Une réponse dans l'ensemble positive à cette dernière question, entraînant la reconnaissance de l'antériorité de la liasse XXXIV sur la liasse XXXIII, c'est-à-dire, conformément à la vraisemblance, de la polémique sur l'apologétique, est fortement suggérée par l'examen des papiers employés dans ces deux liasses pour la rédaction des originaux. Dans la liasse XXXIV, ces papiers sont très divers. Dans la liasse XXXIII, au contraire, s'affirme le caractère quasi exclusif d'un papier marqué d'un filigrane portant les lettres RCDV, qui se retrouve en abondance dans le reste des *Pensées*<sup>43</sup>. Comme si le passage s'était effectué presque sans transition d'une apologétique restreinte, se résumant en une phrase telle que: «Les trois marques de la religion: la perpétuité, la bonne vie, les miracles<sup>44</sup>», jusqu'au vaste programme anthropologique, historique et théologique auquel aboutit l'évolution du projet. Dans cette nouvelle perspective, l'argument du miracle, considéré comme valable uniquement pour des témoins directs, donc pour le temps de Jésus-Christ, sera presque totalement éliminé au profit de preuves historiques tenues pour constitutives d'un «miracle subsistant»<sup>45</sup>, prophéties et perpétuité. Après être passée par une étape provisoire, l'*Apologie*, dans sa marche vers l'achèvement, connaîtra-t-elle d'autres étapes?

N'étant pas parvenue jusqu'à l'entier achèvement, elle n'aura pas atteint une forme définitive, mais seulement une forme terminale: étape ultime à laquelle il conviendra de s'arrêter. Il est toutefois difficile de contester l'existence d'une étape de caractère intermédiaire, et que l'on pourrait dire avancée. Sa réalité résulte, d'une part des témoignages contemporains déjà évoqués, d'autre part, de la structure de nos manuscrits.

Les témoignages, bien connus, sont ceux de Filleau de La Chaise et d'Etienne Périer. Le premier, dans un *Discours sur les Pensées* composé sans doute en 1667, le second dans le *Préface* de l'édition de Port-Royal (1670)<sup>46</sup> rapportent une conférence au cours de laquelle Pascal aurait exposé le plan de son *Apologie*. Ni date, ni lieu. Des deux textes, dont le second est visiblement inspiré du premier, ressort une distinction fondamentale en deux grandes parties. La première, destinée à susciter des dispositions favorables chez le lecteur censé réticent, est consacrée à une étude de l'homme, de son état, de ses aspirations, de ses contradictions; en face de quoi la religion chrétienne est présentée comme une réponse parfaitement adéquate aux interrogations soulevées et aux désirs à satisfaire. La seconde entend, non plus recourir à la séduction, fût-elle spirituelle, mais apporter des preuves; tâche pour laquelle elle s'appuiera, non pas sur des raisonnements abstraits, mais sur la considération de l'histoire universelle, particulièrement sur le destin du peuple juif, la réalisation des prophéties en la personne de Jésus-Christ constituant la principale de toutes les preuves. La démarche de l'apologiste reste ainsi toujours concrète.

Reportons-nous maintenant aux manuscrits, et d'abord aux fragments de l'*Original*. En plusieurs d'entre eux, Pascal s'explique sur son plan. Or il distingue toujours les mêmes deux parties. Ainsi:

Les hommes ont mépris pour la religion. Ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison. Vénéral, en donner respect. La rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie. Et puis, montrer qu'elle est vraie<sup>47</sup>.

(43) Voir P. ERNST, *op. cit.*, p. 276.

(44) Laf. 894; Le Guern 705; Sellier-Ferreyrolles 448.

(45) Laf. 180; Le Guern 169; Sellier-Ferreyrolles 211.

(46) Les deux écrits ont été réunis par Lafuma en annexe de son édition des *Pensées*, t. III, Paris, Ed. du Luxembourg, 1951, p. 85-116; 133-145.

(47) Laf. 12; Le Guern 10; Sellier-Ferreyrolles 46.

Ou bien:

1<sup>re</sup> partie. Misère de l'homme sans Dieu.

2<sup>de</sup> partie. Félicité de l'homme avec Dieu.  
autrement

1<sup>re</sup> partie. Que la nature est corrompue. Par la nature même.

2<sup>de</sup> partie. Qu'il y a un Réparateur. Par l'Écriture<sup>48</sup>.

Ailleurs, Pascal compose quelques notes en vue d'une *Préface de la Première Partie* et d'une *Préface de la Seconde Partie*<sup>49</sup>. Le contenu de ces deux parties apparaît tout à fait semblable à ce qui a été suggéré précédemment.

Plus précis encore, quoique d'interprétation plus délicate, l'apport de la table des matières des liasses-chapitres dans les *Copies*. Les titres y sont portés sur deux colonnes verticales parallèles; la première colonne correspondant au contenu de la première partie, la seconde colonne à celui de la seconde partie<sup>50</sup>.

Ces correspondances entre les témoignages et les enseignements des manuscrits seraient d'une portée beaucoup plus grande si l'on pouvait établir un rapport entre la conférence résumée par Filleau de La Chaise et Étienne Périer et le classement des liasses-chapitres des *Copies*. Or l'une de ces liasses-chapitres porte un titre curieux, et surtout mystérieux: *A.P.R.* Trois lettres qui reparaissent dans le cours du texte, suivies de la mention *Pour demain*. Mention qui s'appliquerait fort bien à un texte préparé en vue d'une conférence. De plus ce chapitre *A.P.R.* est le premier de la seconde partie; il en esquisse l'orientation à partir des conclusions atteintes dans la première. Il occupe une position stratégique, à bien marquer dans un exposé oral. Le même titre *A.P.R.* apparaît d'ailleurs en tête d'un fragment rangé en une autre position stratégique, au chapitre *Contrariétés*. Il y a longtemps que les interprètes de Pascal traduisent les initiales *A.P.R.*, par *A Port-Royal*. La difficulté d'imaginer une autre explication fournit la principale justification de cette lecture. On en signalera pourtant une autre: l'adresse *A.P.R.* figure souvent, ainsi abrégée, dans la suscription de lettres envoyées au monastère ou à ses alentours. La question du lieu serait ainsi résolue. Pour celle de la date, j'ai avancé, il y a longtemps déjà, celle de mai 1658. Je ne vois aucune raison de modifier cette hypothèse.

Il y a donc de solides raisons d'admettre une proximité temporelle entre la conférence et la constitution des liasses-chapitres des *Copies*. Ce n'est pas à dire que les résumés de Filleau de La Chaise et d'Étienne Périer reflètent fidèlement le contenu des liasses de Pascal. L'envergure des esprits n'était pas la même. Certaines concordances n'en sont pas moins significatives: ni dans les résumés ni dans les liasses-chapitres l'argument du pari n'est développé; c'est ailleurs que les *Copies* le rangent: présomption en faveur d'une rédaction plus récente.

Certes, la proximité temporelle dont il vient d'être question ne signifie pas superposition rigoureuse. Il est plausible d'admettre que Pascal aura constitué ses liasses-chapitres en vue de la conférence promise. On doutera cependant que les fragments *A.P.R. Pour demain* aient pris place immédiatement au sein de ces liasses. Il est plus naturel de croire que le travail aura été, sinon effectué, du moins achevé après la conférence et que des notes destinées à celle-ci seront alors venues y prendre place. Mais les fragments *A.P.R.* ne font que préciser sans la changer l'organisation générale du propos. En l'état actuel de la recherche, l'étape de la conférence semble

(48) Laf. 6; Le Guern 4; Sellier-Ferreyrolles 40.

(49) Laf. 780-781; Le Guern, 653; Sellier-Ferreyrolles 644

(50) Cette table des titres, fâcheusement négligée par Lafuma, figure chez Le Guern (sans numéro), et chez Sellier-Ferreyrolles, I.

bien se confondre à peu près avec celle des liasses-chapitres. C'est essentiellement sur ces dernières qu'il faudrait s'appuyer pour faire le point sur l'état d'achèvement provisoire qu'elles reflètent.

Il conviendrait maintenant de dépasser cette étape et d'amorcer une brève enquête sur les transformations éventuelles du projet survenues par la suite. Quelques constatations générales semblent s'imposer. Impossible de trouver la trace d'une nouvelle étape aussi large et aussi consistante que celle des *Miracles* et que celle des liasses-chapitres. Nulle raison de croire que le dessein d'ensemble de l'*Apologie* ait été considérablement remanié; en particulier, la grande division en deux parties semble un acquis définitif. Le mélange déjà antérieurement attesté de thèmes apologétiques et de réflexions d'ordre général, avec, en principe, affectation à des liasses différentes, ne fait que se confirmer. Ce que l'on peut essentiellement constater, c'est un effort conduit dans plusieurs directions parallèles et tendant à développer certaines suggestions déjà incluses dans les liasses-chapitres. Ainsi prend forme l'argument du pari; ainsi toute l'ampleur requise est donnée au thème, précédemment présenté, de l'indifférence au salut comme preuve de corruption. Ainsi se multiplient les remarques sur l'histoire juive, sur les prophéties et les figures. Pour les grands fragments isolés relatifs à ces sujets, seule la vraisemblance invite à les considérer comme tardifs. En revanche, lorsque des liasses sont constituées, il est assez souvent possible d'avancer à leur propos une datation, soit relative, soit même absolue. On a montré que les séries I et XXIV de Lafuma et Le Guern sont postérieures à l'établissement des liasses-chapitres. La série XXVI est particulièrement tardive, un des fragments qu'elle renferme faisant allusion au rétablissement de la monarchie en Angleterre (25 mai 1660). Elle l'est même encore davantage si l'on observe que plusieurs fragments sont de la main de Gilberte Pascal, qui n'a pu servir de secrétaire à son frère avant sa venue à Paris au printemps 1661. Pour cette dernière raison, la même conclusion doit être étendue aux séries XXVII et XXVIII. D'autres arguments inviteraient à retenir aussi des dates tardives pour les séries voisines. Il est probable qu'après avoir opéré le classement des liasses-chapitres, en 1658, Pascal, tombé gravement malade au début de l'année 1659 et devenu pour longtemps incapable d'écrire, ne se remit, fort lentement, à la préparation de son *Apologie* qu'après être rentré d'un séjour de convalescence à Clermont, au début de l'automne 1660. Les grandes lignes de son ouvrage étaient alors tracées. Le travail à effectuer désormais était surtout de mise au net et d'amplification. La voie était cependant ouverte pour certains inflexions, dont la nature ne pourrait apparaître qu'à l'examen critique du texte.

Ainsi, telles que les manuscrits nous les révèlent, les *Pensées*, en tant qu'œuvre, n'ont pas subi une évolution totalement continue; elles ont marqué des pauses, elles ont occupé successivement plusieurs positions entre inachèvement et achèvement, sans jamais parvenir jusqu'au terme. Deux de ces positions sont clairement saisissables, grâce à la fois aux témoignages extérieurs et à la tradition du texte. L'une, organisée autour d'une réflexion sur les miracles, où le projet apologétique jaillit de la polémique, est assez rapidement dépassée, laissant cependant des restes d'une belle cohérence. L'autre offre l'allure d'une construction apologétique complète, plus ou moins élaborée pour le texte selon les endroits, mais dont le classement fournit le seul plan objectif, à la fois logique et vivant, d'une interprétation aussi suggestive que parfois malaisée, pour l'*Apologie*. A l'extérieur de ces deux massifs ne se laissent reconnaître que des développements apologétiques ponctuels, postérieurs au classement central, dont ils respectent les cadres, et des fragments portant sur des sujets divers, susceptibles, eux aussi, d'entrer dans plusieurs séries chronologiques, et qui méritent le nom de *Mélanges*.

Pour finir, et pour rester en harmonie avec la longueur de mon texte, je présenterai deux conclusions. Une vraie conclusion d'abord. S'il est un résultat qui s'impose

après l'enquête qui vient d'être menée, c'est que les *Pensées* de Pascal sont, par leur mode de composition, une œuvre unique en son genre. Il en est pourtant une autre à laquelle elle peut être comparée, ce qui ne surprendra personne, les *Essais* de Montaigne. En voilà une en effet dont on peut dire, à tout instant de sa rédaction, qu'elle est à la fois inachevée et achevée. «J'ajoute, mais je ne corrige pas», dit l'auteur en une phrase fameuse. L'œuvre se développe de l'intérieur; elle ne cesse de bourgeonner; elle se transforme en restant toujours la même. L'addition d'un troisième livre n'empêche pas les chapitres antérieurs de conserver la même ordonnance. Tout en usant de procédés comparables, Pascal n'en tranche pas moins sur son prédécesseur. Celui-ci, semble-t-il, n'as pas laissé de brouillons, ce qui ne serait guère conforme à son génie; l'auteur des *Pensées* est toujours en quête d'une idée et d'une forme plus parfaites. L'un ajoute et juxtapose; l'autre esquisse, puis approfondit; travaille le détail, puis procède à des assemblages. L'un cultive une démarche sinueuse; l'autre pense et compose selon les figures de la géométrie. L'un peut se passer d'un terme bien défini; l'autre construit toute l'œuvre en fonction de ce terme, fût-il virtuel. L'inachèvement convenait à Montaigne; Pascal, animé par la raison et par la foi, tendait vers l'achèvement. La merveille est que son œuvre ait pu s'en passer.

Je vous ai laissé attendre aussi une fausse conclusion. C'est celle que je donnerai sous forme d'un silence obstiné devant la question que vous brûlez tous de me poser: comment, désormais, éditer les *Pensées*? Pourquoi cette dérobade? D'abord, parce que ce n'est pas là mon sujet. Ensuite, parce que les enquêtes préliminaires sont encore susceptibles de se préciser et de progresser: tant que les pièces du puzzle peuvent être redessinées, mieux vaut ne pas procéder à des assemblages menacés de rapide péremption. Enfin, et c'est surtout sur ce point que j'insisterai, parce que l'édition à donner ne doit pas seulement satisfaire à certaines exigences scientifiques; il lui faut se constituer en œuvre de culture et de dialogue. Elle doit être un appel et un appui à la lecture. Elle doit établir une communication aussi authentique et profonde que possible entre l'auteur et son texte, les spécialistes destinés à remplir le rôle de guides, et le public dans toute sa diversité. Ce qui, sous le rapport de la part à faire à l'érudition, terrain sur lequel je me suis ici placé, entraîne certaines conséquences. Il va de soi d'abord que l'érudition est un moyen et non une fin, qu'elle est au service du texte, de sa portée humaine et artistique. Ce sont là des réalités qu'elle est bien impuissante à épuiser et qu'il y a lieu de saisir, et de faire saisir, aussi par d'autres voies. Impossible pourtant de concevoir que la qualité de la communication à obtenir puisse s'accommoder d'indifférence ou de négligence en matière de science. L'éditeur doit donc établir l'œuvre dans sa vérité, ce qui consiste, en fin de compte, à souligner constamment la relation entre la partie et le tout. La difficulté sera d'éviter la sécheresse et la surcharge du commentaire. L'un des moyens les plus efficaces, à mon avis, pour résoudre cette difficulté, consiste à concentrer les analyses dans des introductions et des notices, en allégeant le plus possible l'annotation. Ainsi le texte peut-il garder son autonomie et sa pureté, que le lecteur retrouvera d'emblée en faisant abstraction de l'appareil documentaire.

Dans le prolongement de cette remarque, on peut définir deux types d'éditions, une édition destinée à la lecture courante, allégée, et que l'on peut appeler *commune*; et une édition *enrichie*, plutôt que savante, où tous les éléments du commentaire sont présents. De l'une à l'autre, le texte est identique et fondé sur des principes aussi rigoureux. Paradoxalement, c'est la seconde qui rend la première possible, et non l'inverse. Mais, si le savoir est toujours nécessaire pour l'érudit, et s'il faut être constamment en mesure de s'y référer, si l'œuvre ne trouve que grâce à lui son statut authentique, il peut parfois y avoir avantage à le laisser oublier, en abandonnant le texte à la méditation inspirée du lecteur.